

John Breen, Mark Teeuwen (eds.), *Shinto in History –
Way of the Kami*

Richmond, Curzon Press, 2000, 368 p. (bibliogr., index. cartes)

Fabienne Duteil-Ogata



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/2186>

DOI : 10.4000/assr.2186

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2004

Pagination : 47-112

ISBN : 2-222-96746-5

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Fabienne Duteil-Ogata, « John Breen, Mark Teeuwen (eds.), *Shinto in History – Way of the Kami* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 126 | avril - juin 2004, document 126.7, mis en ligne le 17 novembre 2005, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/2186> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.2186>

Contrairement à la réception de l'œuvre de Bourdieu dans d'autres domaines sociologiques, sa contribution sur le champ religieux a reçu peu d'écho. Les trois traducteurs notent, à l'époque encore, l'absence d'un débat dans les *Archives de Sciences Sociales des Religions* sur cette contribution. Il a fallu en effet attendre 2002, pour lire dans les *Archives* « Pierre Bourdieu et la Religion. Synthèse critique d'une synthèse critique » d'Erwan Dianteill (cf. *Arch.* 118, pp. 5-19). On peut toutefois subordonner que l'identité sociologique conférée aux acteurs du champ religieux par Bourdieu ne pouvait susciter que réserve au sein de la communauté des sociologues des religions.

C'est cette réserve, nous semble-t-il, que nous retrouvons formulée en 1993 sous forme de critique dans *La Religion pour mémoire* de D. Hervieu-Léger, 1993 (cf. *Arch.* 84.47) : à savoir, qu'en dernière analyse, Bourdieu appréhende les religions selon le modèle de l'Église catholique. Il va sans dire que la théorie du champ religieux dans son ensemble se révèle affectée par cette thèse relative à l'identité des agents religieux. Ces problèmes n'ont pas été sans effet sur l'histoire de la réception de cette partie de l'œuvre de Bourdieu. Les trois traducteurs auraient dû s'y intéresser de plus près.

En 1987, Sam Whimster et Scott Lash éditèrent un ouvrage collectif en anglais sur Max Weber, *Rationalité et modernité* (Max Weber : *Rationality and Modernity*, Boston, Unwin Hyman, 1987). Bourdieu y proposa son article intitulé « une interprétation de la théorie de la religion selon Max Weber » sous le titre « Legitimation and Structured Interests in Weber's Sociology of Religion ». Dans cette seconde version, il introduisit une note explicative qui disparut dans la version allemande (faisant ainsi cette dernière plus authentique). La note en question est relative à sa conception des rapports entre clergé et laïcs. « La description de la relation entre clergé et laïcs en termes de transaction m'apparaît inadéquate aujourd'hui, écrit-il. Je crois à présent (1985) que seule la logique de l'homologie structurale entre les positions occupées dans le champ des professionnels et ceux occupés dans le champ social permet de rendre compte des intersections entre approvisionnement (*supply*) et demandes. [Intersections] qui ne doivent rien – ou presque rien – à des calculs. [Que ces calculs] soient de nature plus ou moins cynique ou qu'ils soient compris comme un ajustement conscient à des demandes [en termes] de transaction. » (n. 5, p. 135). Cette note de même que sa suppression sont symptomatiques des difficultés rencontrées par Pierre Bourdieu pour penser les liens entre professionnels et laïcs. On

aurait aimé voir les traducteurs s'engager dans la clarification de cette question que l'on imagine aisément capitale pour quiconque cherche à comprendre le monde des cultures religieuses.

Enfin, l'interview donnée par l'A., de même que ses deux articles ne laissent pas de doute sur le fait que dans son cheminement intellectuel, le concept de champ a été, sur le double plan chronologique et logique, le premier point qui exigea de sa part à la fois retour à Weber et prise de distance. Il est donc étonnant que les trois traducteurs aient proposé comme titre à leur commentaire : de l'habitus au champ. Aucune explication de ce renversement n'est venu étayer ce choix.

Il faut néanmoins savoir gré aux trois universitaires allemands qui se sont penchés sur ces textes de Pierre Bourdieu, qui restera comme un des sociologues les plus originaux du XX^e siècle.

Jean Martin Ouédraogo.

126.7

BREEN (John),
TEEUWEN (Mark.), eds.

Shinto in History – Way of the Kami –. Richmond, Curzon Press, 2000, 368 p. (bibliogr., index. cartes).

Le chapitre introductif donne la tonalité de l'ouvrage : repenser le shintô sous un nouveau jour, notamment depuis les travaux de Kuroda Toshio qui ont montré que le shintô considéré comme une religion indépendante, autonome et distincte était une invention des idéologues du XIX^e.

Les quinze articles qui composent cet ouvrage émanent principalement de spécialistes des Études japonaises, des historiens pour la plupart. D'ailleurs la structure du livre reflète l'intitulé de l'ouvrage : le shintô à travers l'Histoire. Quatre grandes périodes sont représentées : la période classique influencée par les traditions religieuses chinoises, le Moyen Âge empreint d'un dogmatisme bouddhique, la période d'Édo et l'ère Meiji qui instaure notamment la séparation du bouddhisme et du shintô, la liberté religieuse qui crée le shintô d'État.

Tim Barret, souligne dans son article intitulé « Shinto and Taoism in Early Japan », l'influence de cette tradition religieuse dans la société japonaise de cette époque notamment à travers les conceptions de l'empereur et des institutions politiques.

« Shinto and the natural environment » présenté par Sonoda Noboru s'interroge sur les

cultes liés à un écosystème pour la période ancienne, notamment celui des bosquets, insistant sur le caractère animiste du Shintô.

Dans son article « The State cult of the Nara and early Heian periods », Nelly Nauman dépeint la mise en place et l'élaboration des rites d'État notamment ceux dévolus à l'empereur et indique l'influence de la tradition chinoise.

Toujours pour la même période ancienne de Heian, Allan G. Grapard analyse les rites à partir d'une perspective originale : celle de l'économie. Son article intitulé « The economics of ritual power » démontre que cet aspect matériel et financier est loin d'être anodin.

M.T. nous entraîne dans la période médiévale. Son article « The Kami in esoteric Buddhist thought and practice » nous montre comment la tradition shintô s'est révélée à travers un dogme syncrétique shintô-bouddhique.

Bernhard Scheid dans son article « Reading the Yuitsu Shintô myôbô yôshû: A modern exegesis of an esoteric Shinto text » s'emploie à rendre accessible ce texte ésotérique. Ses détours forcés par la cosmologie chinoise et par certains concepts bouddhiques s'avèrent efficaces.

W.J. Boot introduit la période d'Edo (1603-1868) par un texte consacré au premier shogun de cette époque. Son texte intitulé « The death of a shogun: deification in early modern Japan » analyse les tensions existantes entre dignitaires des écoles bouddhiques et shintô pour s'approprier la déification du shogun Tokugawa Ieyasu.

« Changing images of shinto: Sanja takusen or the three oracles » aborde l'étude iconographique et scripturale du rouleau des trois oracles à deux périodes données, avant et après la restauration de Meiji (1868-1912). Brian Bocking atteste ainsi l'influence de la politique de séparation du bouddhisme et du shintô initiée à la fin du XIX^e.

Nicola Liscutin reprend, dans sa contribution intitulée « Mapping the Sacred Body: shinto versus popular beliefs at Mt Iwaki in Tsugaru », l'analyse de Kuroda Toshio. L'auteur tente de démontrer comment à l'ère Meiji le shintô s'est défini « contre » les croyances populaires. Le découpage spatial du Mont Iwaki entre d'un côté des lieux de cultes shintô et de l'autre des emplacements plutôt réservés aux croyances populaires des shamans illustre parfaitement cette volonté de séparer le shintô des autres courants religieux.

Avec l'article d'Anne Wathall « Nativism as a social movement: Katigari Harukazu and

the Hongaku reisha », nous entrons de plain-pied dans la dernière période de l'ouvrage, celle qui débute en 1868 et se termine en 1945. Son travail se concentre sur l'école d'un des fondateurs du nativisme Hirata Atsutane, initiée par Katigari Harukazu dans la vallée Ina. L'auteur explique de manière détaillée le fonctionnement de cette école, ses activités intellectuelles et militaires et l'impact sur la vallée.

J.B. étudie la politique religieuse sous l'ère Meiji. « Ideologues, bureaucrats and priests: on Shinto and Buddhism in early Meiji Japan » montre à quel point la confusion pouvait régner sur le terrain pour appliquer les nouvelles mesures visant à séparer le bouddhisme du shintô. Le témoignage du prêtre shintô est instructif à cet égard, la fonctionnarisation de son poste, la confiscation de ses terres et la destruction de nombreux sanctuaires alentours le laissent dans une situation financière des plus précaires et psychologiquement désespéré.

L'autre grande mesure de l'ère Meiji a trait au statut du shintô des sanctuaires qui sera considéré comme non-religieux. Nitta Hitoshi s'attache à développer cet aspect important de la politique religieuse dans son article intitulé « Shinto as a non-religion: the origins and the development of a idea ». Cette conception s'est formalisée sous la pression des moines bouddhistes de la Nouvelle école de la Terre pure. Après de nombreux épisodes, le gouvernement de Meiji conclut que le shintô n'est pas une religion car il s'agit uniquement de l'exécution de rituels à des fins étatiques.

Sakamoto Koremaru examine en détail les rouages institutionnels de la politique du shintô d'État. « The structure of state Shintô: its creation, development and demise » montre par exemple le rôle moteur joué par les funérailles des empereurs Meiji et Taisho et l'intronisation de l'empereur Showa dans la mise en œuvre de cette politique puis comment, vers les années trente, le ministère de l'Éducation a repris le relais.

L'article de Kamata Shinobu intitulé « The disfiguring of nativism: Hirata Atsutane and Orikuchi Shinobu » dresse un portrait psychologique comparé de ces deux personnages attribuant à leur respectif défigurement leur intérêt réciproque pour le monde de l'au-delà et leur vision similaire de la nature humaine. Bien que ce type d'interprétation psychologique suscite toujours de la méfiance, Kamata Shinobu est convaincant.

La dernière contribution est celle de Isomae Jun'ichi. L'auteur présente le parcours du professeur Tanaka Yoshitô depuis le début des années 1900 jusqu'à sa mort en 1946. « Tanaka

Yoshitô and the beginnings of Shintôgaku » détermine les différentes phases de l'itinéraire de cet intellectuel, notamment sa participation à la création des Études shintô.

Un ouvrage dense, sérieux, indispensable à tout chercheur en sciences des religions japonaises. Ouvrage inédit en langue anglaise s'interrogeant sur la nature du Shintô, il offre de nombreuses contributions qui remettent en cause certaines idées reçues. Saluons donc sa parution et espérons, comme nous le signalent les éditeurs dans leur introduction, qu'un prochain ouvrage viendra couvrir la période contemporaine qui commence en 1945 avec le démantèlement du dit shintô d'État...

Fabienne Duteil-Ogata.

126.8

BRIAN (Isabelle).

Messieurs de Sainte-Geneviève. Religieux et curés, de la Contre-Réforme à la Révolution. Paris, Cerf, 2001, V+552 p. (cartes) (coll. « Histoire religieuse de la France »).

L'auteur, maître de conférences à Paris I (Panthéon-Sorbonne), offre ici au lecteur le texte d'une thèse de doctorat ès Lettres (État) présentée à soutenance à Paris I-Sorbonne en 1993. Le titre et le sous-titre de l'ouvrage se montrent explicites : il s'agit ici de reconstruire et d'exposer l'histoire (la dernière tentative en ce sens date de 1883) des « Messieurs de Sainte-Geneviève », chanoines réguliers formant une congrégation vouée à la fois au chœur et à l'office d'une part, au soin des âmes dans les paroisses qu'ils contrôlent, d'autre part. Ces religieux participent donc de l'état monastique et – pour beaucoup d'entre eux – assurent aussi les tâches pastorales du clergé séculier.

La tranche de cette histoire ici retenue court des débuts du XVII^e siècle, époque de la réforme qui, en France, transforme une grande partie des chanoines réguliers médiévaux – localement et régionalement autonomes –, se réclamant de la « règle » de saint Augustin en une congrégation moderne centralisée, et se termine avec leur suppression révolutionnaire en 1790. Ce corps ecclésiastique ne suscita, au dix-neuvième siècle et par la suite aucune tentative de restauration. Pourtant, entre Réforme catholique et Révolution, il eut la réputation de représenter, quasiment par excellence, et au moins en France, le type du « bon prêtre » selon le concile de Trente : moralement impeccable, vivant nettement séparé des laïcs (y compris par l'habillement), intellectuellement bien formé et donc efficace dans l'affrontement

avec la concurrence protestante ; pilier de l'orthodoxie mais aussi de la morale publique et attentif aux besoins diversifiés du peuple des paroisses.

Les chanoines réguliers, le plus souvent attachés à la « règle » de saint Augustin, représentent, dans l'Église, un genre de vie religieuse et cléricale très ancien. Ceux d'entre eux qui, à partir de 1620, adhèrent à la réforme promue par le cardinal de La Rochefoucauld et par le Père Charles Faure, abbé de sainte Geneviève, forment – on l'a déjà signalé plus haut – une congrégation centralisée à supérieur général dont le siège, il faut le signaler, se situe à Paris, à l'abbaye Sainte-Geneviève (actuels bâtiments du Lycée Henri IV) et à l'église paroissiale voisine et sous le même patronage, abritant aujourd'hui encore les reliques de sainte Geneviève, patronne de Paris, et protectrice de la famille royale.

Aussi bien, les chanoines en question (ceux de la capitale en particulier) sont de véritables « intercesseurs publics » : ils prient pour la ville de Paris, pour le roi, sa famille et son gouvernement, pour le pays tout entier ; en même temps, ils veillent aux mœurs des Français – au moins de ceux qui relèvent de leur juridiction, par paroisses interposées – en leur inculquant la bonne morale (celle de l'Église catholique, dont ils portent le charisme de fonction, étant aussi de fait les agents de l'effort public de moralisation promu par l'État, aux XVII^e et XVIII^e siècles), et ils ne le font pas sans un zeste au moins de gallicanisme.

De plus, la congrégation de France de sainte Geneviève procure à ses membres une formation intellectuelle longue (sept années ou plus), sérieuse, aux aspects – religieux et profanes – variés. Une partie de ses religieux se trouve engagée, à plein temps ou partiellement, en des domaines divers de la recherche intellectuelle : des mathématiques et de l'astronomie à l'optique et aux sciences naturelles, mais aussi des sciences auxiliaires de l'histoire (numismatique par exemple) à l'histoire elle-même (profane et religieuse), et à la géographie ; enfin de la théologie (dogmatique ou morale) aux études scripturaires, patristiques et liturgiques, etc., etc. Certains des intellectuels de la congrégation sont aussi des spécialistes de la constitution et de l'entretien des bibliothèques et des dépôts d'archives.

L'A. étudie de près – et c'est, à notre avis, un des aspects les plus intéressants de son travail – la participation d'un certain nombre des Messieurs de Sainte-Geneviève à certains réseaux d'intellectuels – clercs pour beaucoup mais pas nécessairement – caractéristiques de